

SUPPLÉMENT

NOUVELLES — CONCOURS — EXPOSITIONS



CHRONIQUE

LES PORTRAITS DE M^{me} OLGA DE BOSNANSKA (1)

UN PAYSAGISTE : M. JULES FLANDRIN

L'EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DES AQUARELLISTES

LE SALON DES ORIENTALISTES

EXPOSITIONS DE M. ÉMILE BERNARD, DE M. MANZANA-PISSARRO

L'EXPOSITION DE LA " GALERIE MODERNE " A MUNICH

La pluie emporte encore les vapeurs de Paris, le chant d'une eau qui s'égraine parmi des stalactites et des conques persiste jusque dans ce « petit musée » à nous envelopper de son inquiétude. Ou plutôt, sans souci de l'hiver et des salles, cédon-nous seulement à la suggestion de l'art, transparent et profond par où M^{me} de Bosnanska rappelle « l'aquarium mental » du poète des *Vies encloses* ?

Tout est songe, tout est solitude et silence...

L'air tiède, lentement, le clapotis des gouttes, le frisson lumineux de ces trente portraits nous captivent comme un de ces bassins d'où, pareil à leurs yeux, surgit le sceptre des lotus. Ils ne nous fixent pas, ces yeux, mais ils s'intériorisent. Autant de testaments d'exilés.

Carrière auquel on a trop souvent comparé M^{me} de Bosnanska, disait : « les imbéciles qui se jettent sur les yeux, sur le nez, la bouche, sont des gens qui veulent ouvrir la fenêtre avant d'avoir élevé le mur ». Évidemment elle construit, elle soutient, comme il faisait, ses effigies d'une atmosphère pathétique. Qu'au

(1) A propos de l'exposition de l'œuvre d'Olga Bosnanska au « Petit Musée Baudoin », du 6 décembre 1909 au 5 janvier 1910.

NOTE. — La photographie trahit les portraits de M^{me} de Bosnanska. La subtilité et l'enveloppe de ses valeurs et de ses nuances s'évanouissent complètement dans une reproduction en noir. — C'est à regret qu'il nous a fallu renoncer à illustrer cet article. (Red.)

lieu d'une pénombre sculpturale, l'éclat de l'émeraude y fuse à la lueur des turquoises mourantes, ce serait peu pour différencier deux techniques. Mais, tandis que Carrière étreint passionnément les volumes, sur le masque accumule la nébuleuse de l'espèce, tout est scrupule ici, frémissement et désespoir. Tant d'abandon ne rompt pas la synthèse de ces portraits. Evoquez Monet ou Whistler ; il reste à expliquer l'essentiel : cette peinture rapide et nulle part sommaire, subtile et jamais superflue, aigüe et d'autant pitoyable, mobile, musicale, qui se résoud dans la mémoire en cendres bleuissantes, et que c'est d'une femme et d'une Polonaise.

Rien, semble-t-il, ne la distrait de fixer des visages, de scruter la continuité d'une vie à la lumière de l'instant : ni la joie des saisons, ni la fable des siècles. A peine quelques fleurs, dans leur masse dolente (*roses, phlox*). Pas un nu. La ville, apparaissant par aventure, n'offre que sa misère en miroir contrasté (*portrait de jeune fille*). On dirait que des formes flottantes habitent l'*Intérieur* ; la fatigue du jour et le geste envolé glissent des cadres aux coussins. A jouer sur un mot connu, l'artiste est de ces initiés pour qui le monde *infravisible* existe. Ces hallucinations de réalités idéales fatiguerait peut-être si le jeu n'en paraissait à ce degré intuitif et nécessaire, si leur cours ne débordait de confidences et de compassion :

car, au total, c'est par l'amour qu'un portraitiste se rachète. Et quand le vieux La Tour qui, n'a pas peint de paysages, embrassait les arbres, songeant qu'un jour ils chaufferaient les pauvres, peut-être sa folie marchait dans le jardin secret de son génie ?

Une histoire sans anecdotes, un art qui ne sourit — ni ne rugit — et redoute surtout de trahir la pudeur du modèle, n'étonnent même pas la foule des *Salons*. Elle passe à travers ce crépuscule, l'entre-chien-et-loup des âmes, sans les apercevoir et sans s'y reconnaître. Attardons-nous pourtant : quelle diversité ! Ici le bleu vert des prunelles rejaillit d'une bague, transparait d'un vase, coule sur un ruban, se transmue en vert bleu par les feux d'une soie ; notre regard, glissant d'une chaîne d'or à l'alliance, s'épanouit dans le bijou suprême d'une chevelure d'enfant : mais cette mélodie n'est qu'un prélude au chant plus palpitant des chairs, l'une fleurie, et l'autre déliée (*Femme et enfant en bleu*, n° 1).

Ailleurs, il semblerait que l'artiste a râclé ses palettes, si l'on ne retrouvait l'émanation de leurs métaux dans le *Portrait d'une dame en noir* (n° 5) où, d'un écrin funèbre, se lèvent le visage, les yeux rapetissés, les mains flétries d'une matière rayonnante et spiritualisée, — dans ce *Portrait de jeune fille en noir* (n° 7) dont on sent que le cœur bute aux parois du corps, au luxe de la ville. Quelle « composition » révélerait mieux ces sensibilités que ne fait, sur une construction secrète, cette touche tapotée dont la vigueur résout les chocs en harmonie ? Même empire, d'un effet plus large, dans les portraits de l'homme. Alors que l'huile, plus souvent, s'enveloute à la manière du pastel, le *Portrait* du sculpteur *Sczепkowski* emprunte au carton sur lequel il est peint une tiédeur de fresque. Déjà le relief des mains, dans leur ébauche, virtualise l'œuvre que le visage rêve encore. En poussant le *Portrait du philosophe Lutostawski*, l'artiste eût peut-être voilé la netteté des plans, glacé la méditation, porté le poids de cette intelligence sur des appuis moins fermes ? Pour peu que le modèle l'autorise, elle cède pourtant à sa mélancolie : elle vêt le *pianiste Dieth* des plis obscurs de cette allure polonaise qui reste volontiers fatale, et conduit doucement sa lumière, des orbites sur

les pommettes. Immobile dans cette attitude qui rappelle et « Le Penseur » et « Le Corbeau », le *peintre Hirszenberg* porte un lourd héritage de plus loin que des faubourgs de Varsovie. Le voilà fixant de ses yeux inégaux son destin. Ce n'est pas un art de faiblesse celui qui disperse ainsi ses racines au plus profond de la douleur. Il a des plaisirs pittoresques — mais le *Portrait d'une vieille dame* (n° 14) émeut par le tact autant qu'il amuse ; — des caprices — mais par delà les portes d'émeraude de l'*Étude de femme en bleu* (n° 3), le pinceau fouille le visage jusqu'au gîte des yeux ; une ambition singulière l'a, certain jour, troublé de *faire cru* (n° 25) ; sauf cette erreur, jamais il n'improvise, mais s'arrête partout où c'est à notre sentiment de suivre. Caresse, surprises, atténuations, certitudes, toutes se mêlent dans le *Portrait de M^{me} Roché*. Repliée dans ses ailes veuves, soutenue par un coussin vert, elle a la gravité, la lassitude et la jeunesse qu'impose un idéal aux formes qu'il habite. Son âge n'apparaît que sous l'afflux du sang et dans les yeux dont l'éclat s'adoucit. Le travail de l'artiste est là, conduit moins dans le sens des muscles que sur le rythme de la vie.

De ces portraits, un seul peut-être — le dernier — a « du style ». Les autres ont leur style. Ils le tirent de leur essence. L'accessoire n'y est de rien : Voyez ces corps inoccupés et ces décors diffus. Un milieu monotone suffit à des apparitions qui nous imposent, une à une, leur raison de vivre, leur mission de souffrir. Femme peignant des femmes, *M^{me} de Bosnanska* sait les détours où leur grâce se blesse. A l'esclavage du désir, elle préfère la rédemption de la douleur. Cette catégorie d'une beauté, pareille à la beauté virile, plus morbide, l'art moderne ne l'a pas découverte ; mais, sans esprit de revendication, en caractérisant seulement notre siècle, il collabore au féminisme. Trente portraits ici fortifient l'argument que l'on tire de l'œuvre de Berthe Morizot et de Mary Cassat. Sans doute leur auteur rappelle mieux Marceline Desbordes ou une Elisabeth Browning : car c'est elle que l'on retrouve en juxtaposant ses tableaux. Dans l'instant où j'écris, leurs voiles se résolvent, et je revois ces traits nobles et tourmentés que Cracovie, Munich, Paris, Londres,

Pittsburgh ont éclairé sans leur donner le reflet d'un foyer.

L'exil : ses fièvres, ses stations, leur désenchantement ; est-ce par là que les visages d'émigrés tendent à se confondre ? Quel est le rang de M^{me} de Bosnanska parmi les continuateurs, parmi les créateurs plutôt de l'art de sa patrie ? On ne saurait le préciser loin des ateliers polonais. Ils nous restent presque secrets depuis la mort de Matejko. L'éparpillement des peintres du royaume en trois nations, leur éloignement de la France, peut-être, lorsque s'étant offerte au tzarisme, elle crut qu'il lui fallait jeter aussi l'oubli dans la corbeille, la mort prématurée de Wispianski et de Stanislawski motiveraient déjà notre ignorance. Mais surtout, quand nous traversons la Pologne, il sort des plaines et des bois, des églises et des prisons, de telles musiques, de tels cris, qu'entre le passé pieux et la révolte de demain, le présent ne nous retient plus. Il suffirait, pour glorifier cette artiste qu'elle eût, comme elle a fait, sans s'en douter, mais d'autant plus fidèlement, peint le monde des couleurs de sa patrie. Le refuge des intérieurs, leur atmosphère discrète, si singulière quand elle s'insinue dans notre Bibliothèque polonaise, jusque parmi les pierres de l'île Saint-Louis ; la brique des villes, voilée par les brumes de la Vistule ; les peupliers, les crucifix des solitudes, et les « moissons de la tristesse » que Mickiewicz cueillait dans l'Oukraïne, je les retrouve ici, parmi tant de visages que j'ai reconnus aussitôt sans jamais les avoir rencontrés. J'entends s'écouler de leurs lèvres le chuchotement polonais et ce soupir de Scovacki : « les saules pleureurs des bords de la Seine ! » Les saules pleureurs de la Seine ! Touchant mirage d'une captivité biblique aux yeux de ces errants, de ces « pèlerins polonais ». Sans doute il est ridicule d'affubler leurs arrières-neveux d'une défroque romantique. D'autres influences, depuis près d'un siècle, toutes les énergies étrangères ont pénétré un art qu'on vit toujours très perméable. Le temps des insurrections est loin. La Galicie de M^{me} de Bosnanska échappée à l'oppression. Et cependant à Cracovie, comme à Paris, l'unité du royaume se fond et retentit des coups que frappé le Prussien, de la torture et du massacre russes.

Ainsi persiste en ces paladins polonais, qui se groupent encore autour d'un catafalque, cet esprit souple et passionné, vif et las, étrange, souffrant et léger, tantôt religieux, tantôt anéanti, qu'on accordait à leurs ancêtres ; par dessus tout cette héroïque pauvreté qui leur donne, dans nos éclats, tant de prestige. Ce n'est pas un accident, qu'une femme revendique aussi cet idéal : les Polonaises n'ont cessé de frapper l'Occident d'une grâce impérieuse et lointaine. Et c'est une nécessité, lorsqu'une patrie n'a plus de nom, de chefs, d'ambassadeurs, de voix que dans des Parlements faussés ou impuissants, que ses artistes, avec une force auprès de quoi toute charte s'efface, la raniment, et dans la nuit de sa terreur, prolongent la mémoire, et la menace et la tendresse d'une aurore.

JULES RAIS.



M. Jules Flandrin tient depuis une dizaine d'années, au Salon de la Société Nationale, au Salon d'Automne, à la Société des Indépendants, une place distinguée, mais discrète, dérobée : à la Société Nationale il est de ceux qu'on relègue encore dans les passages, sur les panneaux sacrifiés. Il fallait l'épreuve d'une exposition d'ensemble comme celle qu'il vient de présenter à la galerie Druet (1) pour confirmer que M. Flandrin est une des figures imprévues et séduisantes un des tempéraments tout à fait indépendants et personnels qui resortent dans la foule épaisse des paysagistes contemporains. — Une naïveté délicate et inaltérable, et un fond naturel de raffinement toujours présent, le goût classique, le sens heureux, tranquille et bienfaisant de l'harmonie dans la nature, la sérénité, une perception ingénue et décorative de l'équilibre et de la beauté dans les lignes et les masses des végétations et des terrains, et, assaisonnant tout cela une fine pointe d'humeur pastorale et bucolique — (M. Flandrin se connaissait quand il a suspendu et peint, au mur de son atelier, comme un frontispice, la gibecière, la

(1) Quatre-vingts cadres de paysages, d'Italie, de Rome, de Venise, de Fiesole, du Dauphiné surtout, quelques natures mortes et des études de danses et de ballets de caractères.

flûte de Pan, la couronne de chêne et le chalumeau du berger) — enfin, s'il s'agit du peintre et de la couleur, l'œil en même temps brusque et très sûr et très affiné ; une facture sommaire, inégale, un peu grosse et maladroite, pareille à un fusinage oblique, brusque et monotone et qui, pourtant, trouve souvent, dans sa naïveté même, à force de simplicité, un accent de grâce, de charme, presque du style ; des traces sensibles de l'influence de Cézanne (mais sans sottise et sans affectation de rusticité par impuissance), et un esprit de la descendance authentique de Poussin, de Claude, de Corot, — voilà les traits qui composent le portrait ambigu et candide de la peinture de M. Flandrin.

Malgré un secret instinct de rythme qui toujours les accompagne et les anime, les études de ballets et de danses auxquelles M. Flandrin se plaît, ballets antiques, danses Russes, Bacchantales et bergeries d'Opéra, souffrent beaucoup de la raideur de son dessin, trop embarrassé et trop indigent pour la forme vivante. C'est dans ses paysages qu'il faut le juger, dans ses vues italiennes, et surtout dans ses vues subalpines du Dauphiné auquel il demeure fidèle avec une amoureuse tranquillité.

M. Flandrin est le poète de la noble douceur de ces montagnes modérées où les grands plans sont liés et harmonisés par la bienveillance prospère d'un ciel et d'une agriculture déjà méridionales. Le repos et le déploiement des arbres dans l'air ensoleillé, une maison blanche et un figuier çà et là, le contour d'une route, et les files ondulantes des vignobles décorent les croupes de terre rouges et les pâtures au profil plongeant ; le ciel est opaque, d'un azur solide, ou tendre, doré et rosé sur l'automne rouge des vergers ; tout baigne dans la sérénité et la quiétude, l'espace s'épanouit jusqu'au fond du tableau où montent et dorment les contreforts alpins en grands pans lilas et bleuâtres. M. Flandrin tend toujours, en décorateur, à peindre par masses et grandes taches, et ce qui est remarquable, avec la douceur et l'étendue de son espace aérien, c'est sa justesse dans l'abréviation et dans l'opposition des valeurs, des plans de sol et d'air, des ombres et des lumières dans des paysages si spacieux et si profonds.

On peut citer parmi les meilleurs des paysages

qu'il a exposés rue Royale, et en choisissant ses effets différents : pour le printemps, une longue vue à vol d'oiseau de ville et de vallée, humide, verte et bleue, planante, déployée, basse et fuyante comme une carte dans l'espace — pour l'été, un plateau de pâturage émeraude, orné d'un noble bosquet, et éclatant sur le lointain d'une muraille de roc et sur l'outremer regorgeant du ciel — et pour l'automne, un panorama de la vallée de l'Isère, toute vermeille de la palpitation des vignobles dans l'étendue, et toute fondue de douceur et de transparence dans la dorure de ses vastes lointains.

Il n'y a pas aujourd'hui beaucoup, certes, de paysagistes d'une originalité aussi rare, aussi spontanée et aussi pénétrante, aussi neuve et aussi classique et M. Flandrin est déjà assuré de garder sa place, pour l'avenir, dans l'équitable chronique de l'art contemporain.



Tandis que la Société des Aquarellistes, impuissante à se renouveler avec l'âge, languit dans une insignifiante médiocrité, la Société Internationale de la Peinture à l'eau, qui a pris moralement la succession de ce groupe vieilli, continue de lui faire pièce, avec M. Simon, M. Besnard, M. La Touche, M. Auburtin, M. Walter Gay, M^{me} Crespel, M. Luigini, M. Khnopff, M. Charlet — et elle a, cette année, appelé à elle de nouveaux exposants choisis avec le discernement qui recommande cette excellente association : M. Jeanès, un des noms qui lui manquait encore le plus, M. Bigot avec ses études décoratives et schématiques d'oiseaux de proie, et un nouveau contingent des Pays-Bas : M. Josef Israëls, M. Willem Maris, avec des sous-bois humides, et M. Blommers, représenté par des études de la grève de Scheveningen, et lui aussi digne héritier des maîtres de l'ancienne Hollande par son raffinement sobre et subtil dans la grisaille, et dans les valeurs du pâle soleil de la Mer du Nord. M. Simon n'a jamais été plus audacieux ou plus fort que dans la grande aquarelle de *La Batteuse* dont le mouvement emporté tourbillonne dans un jour brûlant et brusque.



Le Salon annuel des Orientalistes, au Grand Palais, n'a jamais été plus fourni, plus bigarré, plus alerte, plus divertissant. Aucune société artistique ne sait mieux se refaire et prospérer par un mouvement et un rajeunissement continus. Elle a son groupe d'exposants de fondation, ses *revenants* d'Algérie, d'Espagne, du Maroc, de Venise, de Grande-Grèce, M. Dinet, M. Cottet, M. Lunois, MM. Paul et Amédée Buffet, Girardot, Lauth, Ballot, Réalier-Dumas, Duvent, pour ne citer qu'eux. Elle a ses *reporters* d'Extrême-Orient, M. Gasté pour l'Inde, M. le lieutenant de vaisseau Laurens et M. de la Nézière pour les escales des mers de Chine et d'Indo-Chine. Elle a enfin ses recrues nouvelles ourécents, M. Villain, avec de petites vues italiennes vives et aiguës, M. Cabanès, encore un peu lourd, mais juste, et sensible dans ses nocturnes algériens, M. Ernest Bonnet avec ses spirituelles silhouettes de figures algériennes et marocaines, M. Morerod et ses vigoureux pastels de types gitanos, M. Zilcken, enfin qui, dans ses études peintes, retrouve à Alger et à Biskra ses fines lunettes grises de graveur et sa réserve hollandaise.

L'Exposition rétrospective de Marius Perret (1853-1900) et de ses notes du Sénégal, du Cambodge, de Java, rendait hommage au passé de la Société des Orientalistes, et les envois des deux derniers boursiers de voyage du Gouvernement général de l'Algérie, M. Poisson et M. Jacques Simon attestent les promesses de son avenir. Marius Perret mourait prématurément à Java il y a dix ans. Sa colonne de tirailleurs en campagne au Fouta-Djalon, cheminant sur le sable blanc dans une vibration de clarté éblouissante, un des tableaux les plus remarquables que conserve le Musée du Luxembourg, est une œuvre qui restera dans l'histoire du paysage français au XIX^e siècle. Ses moindres études, — aucune n'est médiocre, aucune n'est indifférente — font goûter chez lui les scrupules et la sensibilité d'un coloriste et d'un luministe d'une sûreté et d'une délicatesse exquise. Sculpteur, M. Poisson, a rapporté d'Algérie des figurines habiles, agréables, mais qui manquent encore de style. Les paysages Kabyles de M. Simon, de hautes vallées rougeâtres,

grises, ardoisées, décorées de chènes-lièges et d'olivettes, sous un ciel terne et plein de clarté, s'ils trahissent encore quelques embarras, sont d'une sobriété et d'une gravité de sentiment et d'une frugalité de coloris tout à fait distinguée.

Deux autres expositions particulières présentaient l'œuvre de M. Emile Bernard et celle de M. Manzana-Pissarro. M. Manzana a étalé une profusion de ses fantaisies décoratives colorées en façon de cuir peint et doré, de ses pots-pourris d'étoffes fleuronées, de paysages métalliques et de sultanes grassouillettes en madras historiés, mêlées à des paons, à des dindons, à des cygnes, à des pécaris et à des zèbres. La monotonie de ce cauchemar de rajah du Monomotapa ou du Malabar et celle du procédé de M. Manzana qui métallise tous les tons en les glaçant et les adultérant avec des poudres d'or, de bronze, d'argent bleu, d'airain pourpre, finit par lasser. — M. Emile Bernard est un tempérament indépendant et composite, d'une originalité vigoureuse, qui mêle aux pratiques d'un disciple immédiat de Manet la force intellectuelle de composition d'un esprit classique nourri de l'étude des maîtres, et une prédilection exclusive pour les sujets tirés de la vie du peuple de l'Égypte moderne. Ses grands cadres, peuplés de nombreuses figures, représentent les fellahines puisant l'eau du Nil, les escouades de fellahs en corvée, dociles et nus comme au temps des Pharaons, les types, les groupes et les travaux de la rue et de la maison égyptienne, des marchands, des musiciens, des prostituées, des femmes qui font la cuisine, des scènes de repas et de bain, et quelquefois, comme dans la *Salomé*, dans *Moïse et les Filles de Jéthro*, l'histoire ancienne dans le costume de l'Orient d'aujourd'hui.

Tous ces tableaux ont la même tenue grave, tranquille, un coloris opaque et mat de brun, de fauve et de tons bleus et froids, un dessin appuyé et tranché qui leur donne un air de tapisseries, un modelé robuste et un peu lourd, une composition claire et forte. Ils ne représentent ni toute l'œuvre de M. Bernard, ni toujours la meilleure partie de sa production, mais ils rappellent en temps voulu l'attention sur une des figures remarquables et singulières

de l'art contemporain et à qui il n'a manqué que de se produire davantage pour tenir au grand jour dans l'estime du public sa juste place.

FRANÇOIS MONOD.



La fin de l'an 1909 a vu s'annoncer à Munich un nouveau centre d'art : « la Moderne Galerie ».

Elle a ouvert ses portes par une intéressante exhibition de nos impressionnistes : Monticelli d'abord, puis Renoir, Pissaro, Sisley, Claude Monet, Degas, etc. Source lumineuse d'un art très français, qui va se répandant, se modifiant selon les tempéraments et les latitudes, et qui prospère dans des formes nouvelles.

Incompris, l'impressionnisme devient vulgaire, incohérent et certain groupement d'artistes qui exposèrent ensuite en est une preuve. Balbutiement d'un langage incompréhensible, réminiscence des toiles des « Indépendants », et non des meilleures, besoin d'individualités qui veulent à tout prix s'affirmer, avec une incapacité notoire de pouvoir s'exprimer, voilà la tendance des jeunes qui forment la Neueste Münchener Künstler Vereinigung. Puis vinrent deux artistes Suisses : Cuno Amiet et Giovanni Giacometti, de « robustes » impressionnistes qui, en même temps que Hugo von Habermann exposent à « la Moderne Galerie », une intéressante partie de leur œuvre.

A ces trois artistes je m'arrête volontiers, car les deux premiers traitent précisément un des côtés du développement de la manière impressionniste et l'autre est un des maîtres les plus incontestés de l'Allemagne artistique.

Cuno Amiet et Giovanni Giacometti, s'affirment tout de suite comme les *leaders*, et les plus osés des impressionnistes suisses. Leur talent est essentiellement national et, quoi qu'on pense de la théorie de Taine, on ne peut nier que ces deux artistes ne portent en eux — leur œuvre en fait foi, — toute la rudesse, toute la sauvagerie de l'alpe qui est la base profonde, le noyau, le centre de la terre helvétique.

C'est une détermination de lignes, de couleurs, nette et tranchante comme l'arête d'une cime, dure comme le granit, c'est la sensation audacieusement formulée, d'une manière directe, comme elle fut reçue. Tout est vu, senti, exprimé d'un jet, c'est peint pour l'artiste lui-même, qui peu soucieux du qu'en dira-t-on, ne soumet sa vision à aucun critère métaphysique, social ou humanitaire.

Cette simplicité de conception inspire le recueillement, chose rare dans ce tourbillon de l'art moderne, qui charme, dérouté, énerve ou dégoûte tour à tour, vous emportant d'un enthousiasme à l'autre sans trêve ni repos. Ce qui fortifie ce calme, c'est cette unité de lumière, éclatante dans les plein-air, et cette unité plus intérieure qui rayonne de la chose elle-même, de la qualité du ton, de la pureté de la couleur.

La dureté du contour qui devient aisément un défaut,

se transforme ici en cette netteté de la tache qui est la force du coloris et donne à l'œuvre son unité vibrante plus encore que la recherche du sujet ou de la ligne.

Uniques peut-être en leur manière de concevoir l'art de peindre, C. Amiet et Giacometti diffèrent notablement des autres artistes Suisses, même de ceux qui marchent aussi dans la voie de l'impressionnisme.

Chacun, fidèle à soi-même, traduit selon son sentiment et sa manière de voir. Perrier par exemple qui semble tisser des étoffes rares, l'Eplattenier parfois, Hermanjeat et Maurice Baud, puis les jeunes dispersés, qui cherchent encore la voie...

Et ils n'ont rien, je pense, de la fougue d'un Monet, de la finesse d'un Sisley, d'un Pissaro ou d'un Renoir, mais bien plutôt ils se rapprochent, Amiet surtout, de Cézane et de Van Gogh, parenté trop proche selon la critique munichoise (1), laquelle à vrai dire ne s'est guère arrêtée à l'exposition de nos deux compatriotes.

A côté du style en honneur ici, des Erlert, Münger, Gauk, de Habermann ou de Stück, talents forts et souples, élégants et subtils en leur technique savante, Giacometti et Amiet nous apparaissent presque comme des barbares, de belle stature, aux yeux candides et pénétrants et l'on ne peut s'empêcher d'évoquer en les voyant, des figures archaïques, relevées de fonds d'or ou de couleurs vibrantes ou de les comparer à la grâce spirituelle et légère d'un Watteau ou de Boucher.

De Giovanni Giacometti, vingt-six études et compositions, de plein air, de portraits, de fleurs.

Facture large — emportements — harmonie lumineuse des complémentaires, instantanés de la vie journalière, et parfois dans des œuvres plus réfléchies, le rythme d'une composition symétrique. Dans ce dernier genre, sa toile principale, « Enfants dans la forêt », quatre enfants nus, debouts ou couchés dans l'herbe drue d'une clairière se détachent sur le fond vert des arbres. Il y a évidemment dans ce tableau un certain désaccord entre l'idée plus ou moins abstraite qui a voulu cette composition, et sa réalisation par trop naturaliste ; à la géométrie de l'arrangement des corps, l'entourage ne convient pas ; quoique simplifié, il prend encore trop d'importance, reste trop déterminé. Mais dans les tons, quelle suggestive analyse des chairs, quelle connaissance des complémentaires dont le heurt s'harmonise à la distance voulue. Son triptyque alpestre est plein de mélancolie et de calme. A gauche, à droite, les lignes obliques des pentes arides, fortement caractérisent l'alpe, et conduisent au panneau central où un petit berger, appuyé sur son bâton, surveille tranquille ses deux vaches qui paissent. Belle harmonie entre la chevelure rousse du gamin se détachant sur le pré et la bande bleue du ciel qui lie les trois panneaux.

Des paysages aux ombres transparentes et fraîches, beaucoup de lumière, mais toujours cette trop monotone facture de coups de pinceaux larges, égaux, qui ôte parfois à l'œuvre de sa finesse. Facture audacieuse, bonne quand les tons s'unissent de valeur, quand dans la clarté d'une aurore se détachent les roses, les jaunes,

(1) Münchener Zeitung n° 299, Münchener Neueste Nachrichten n° 597.

les verts, mais déconcertante et incompréhensible, si le calme d'une ombre est criblé de taches oranges sans qu'on en puisse comprendre le motif.

Chez Giacometti, le sujet reste subordonné au plaisir d'exprimer; ses sites n'ont rien de romantique, ils sont quelconques souvent, mais tout rayonnants de lumière.

C'est dans ses portraits que se manifeste surtout le côté décoratif de ce talent; n'allez pas y chercher le velouté de la peau, le regard humide d'un « Greuze ». Non, c'est autre chose et c'est mieux, la tête ressort en clair sur un milieu sombre et les cheveux ne sont que prétexte à certaines formes, les étoffes à certaines nuances, et dans la figure, une très intéressante recherche de la tache délimite la rondeur du cou, la saillie des pommettes, la proéminence du nez, du front, les plans des joues, etc., et cela avec l'intelligente compréhension des formes anatomiques qui donnent au visage, la forme et sa coloration. Ce ne sont pas des portraits plastiquement modelés (en ombre et lumière), ni des dessins teintés, mais c'est l'excellente recherche essentiellement picturale d'une synthèse des formes colorées.

Cette recherche de la forme, Cuno Amiet plus que Giacometti, l'exagère souvent avec l'âpre volonté d'un homme qui sait ce qu'il veut et ce qu'il fait.

Vingt numéros au catalogue, morceaux variés et plus ou moins choisis. Il est regrettable qu'aucune œuvre importante de l'artiste ne figure ici, car dans certains cas, la critique semble avoir raison quand elle trouve son extravagance plus un but qu'un moyen, et pose des interrogations sur le sens de tel portrait vu comme à travers des flocons jaunes : fantaisie d'artiste assurément, mais cette qualité n'a sa raison d'être que si donnant à l'œuvre son caractère, elle l'explique. Il y a une fantaisie puissante dans les musculatures de la Sixtine ou encore dans la simplification des formes égyptiennes, mais elle se comprend. Fantaisie de même chez Amiet. Ces arbres sont grossièrement empâtés, modelés presque, sans souci de la qualité, de la consistance de la chose et du dessin, si ce n'est la recherche accentuée du contour extérieur. Mais dans ses empâtements même, l'artiste bernois, s'il n'est pas toujours conséquent, reste varié dans sa manière, ce qui est la forme d'un renouveau de la sensation. Richesse employée d'une

façon déconcertante, quand par exemple la limpidité d'un ciel bleu est outrageusement plaquée de carrés verts, puissants de relief, alors que des premiers plans plus réels sont finement exprimés dans des tons exquis.

Chez lui comme chez Giacometti, les lois de la perspective aérienne si chères à certains maîtres restent presque complètement inobservées. L'idyllique Claude Lorrain dépassait la vision physique dans son expression des lointains infinis, puis, la vision s'est rapprochée du point de vue naturaliste et maintenant, c'est l'opposé qui se manifeste, chez Amiet principalement, pour faire place à une vision exclusivement décorative du morceau de couleur, indépendamment de la notion d'espace. De sorte que telle étude de fleurs ou tel paysage, produit la sensation d'un tapis oriental, mosaïque bizarre, aux tons vibrants toujours, et d'un choix délicat souvent.

Par contre, le portrait chez Amiet, est traité avec une grande finesse, surtout dans les valeurs, et ses hommes et femmes enlevés librement, sont pétris pour ainsi dire avec de la lumière, dans un sentiment alerte et vif qui exalte les tons, les adoucit et les rapproche.

Ce sont là de belles études, très saines de conception, des morceaux qui reposent. — Une page d'hiver participe de cette impression de grande beauté : un champ de neige où l'ombre lentement s'avance, laissant contre le ciel encore une bande rose où glissent les rayons du soleil invisible. Le toit d'une masure, des sapins, forment la ligne transitoire entre le plan de neige et le ciel limpide vert d'émeraude et pâle. — C'est une simplicité pleine d'audace, c'est de la fantaisie encore et malgré le cri indigné de certains, clamant qu'elle ne masque qu'ignorance, paresse et incapacité, on ne peut vraiment que se recueillir et se laisser pénétrer, non par l'œuvre elle-même, mais par ce qu'elle évoque, ce qu'elle suggère au lieu de le dire d'une manière brutale, et cela est chose peu commune. Qu'importe je vous en prie, si la neige n'est pas un trompe-l'œil de neige, si l'arbre est simplement la ligne noire et droite ! La nature n'est qu'un prétexte au sentiment dont la peinture offre le symbole visible.

FRANÇOIS GOS.

NOUVELLES DIVERSES

SOCIÉTÉS ARTISTIQUES

SYNDICAT DES ARTISTES-FEMMES, PEINTRES
ET SCULPTEURS

Le Syndicat des Artistes-Femmes, peintres et sculpteurs, vient de renouveler son bureau comme suit :
Présidente : M^{me} Thélika-Rideau-Paulet; Vice-Présidentes :

M^{me} Landré et Magdeleine Popelin ; Trésorière :
M^{me} Gaudry-Dieutegard ; Secrétaire : M^{me} Nallet-Poussin.

FONDATION A MUNICH D'UNE SOCIÉTÉ
D'ARTISTES INDÉPENDANTS

Une « Société d'artistes indépendants » vient de se fonder à Munich, sous la présidence de M. Hans Von Faber du Faur.

Elle tiendra une première Exposition du 25 mars au 7 avril.



MUSÉES ET MONUMENTS



MUSÉE DU LOUVRE

M. le baron Malouet a laissé, par son testament, au Musée du Louvre le portrait du poète Chabanon, daté de 1774, œuvre excellente de Duplessis.



L'exécution du legs de M^{me} Veuve Rollet vient de faire passer, d'autre part, au musée du Louvre, quarante œuvres de J.-B. Isabey, miniatures, aquarelles, sépias, presque toutes des portraits.



FONDATION D'UN MUSÉE A UZÈS

Un comité vient de se fonder pour la formation d'un Musée de peinture et de sculpture à Uzès. Le Comité comprend M^{me} la duchesse d'Uzès, douairière, MM. Roll, Besnard, Roybet, Guillemet, Gervex, etc.

BIBLIOGRAPHIE



ART ANCIEN ET MODERNE

Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de M. André Michel. — Tome III. **Le Réalisme. Les Débuts de la Renaissance** : (Seconde partie).

Un volume in-8° grand jésus de 512 pages avec 291 gravures et 7 héliogravures hors-textes; broché 15 fr., relié 22 fr.

Librairie Armand Colin, rue de Mézières, 5, Paris.

La seconde partie du tome troisième de l'*Histoire de l'Art* offre le tableau de l'art européen pendant la fin du xiv^e et au xv^e siècles. MM. André Michel et Pératé ont étudié d'une manière détaillée et complète, l'un le développement de la sculpture toscane pendant la première moitié du xv^e siècle, l'œuvre de Ghiberti, de Nanni di Banco, de Jacopo della Quercia, de Donatello, l'autre toute l'histoire de la peinture italienne du Quattrocento, en Toscane, dans l'Italie centrale, dans l'Italie du Nord, à Venise, à Ferrare et à Padoue. Ces deux chapitres représentent la synthèse et la mise au point d'ensemble de tous les travaux qui, depuis une vingtaine d'années ont renouvelé et approfondi notre connaissance de l'histoire artistique du Quattrocento.

M. Reymond les a complétés par un exposé excellent, et qui manquait entièrement jusqu'ici dans les ouvrages d'histoire de l'art écrits en français, sur les commencements de l'architecture de la Renaissance en Italie et sur l'œuvre des fondateurs de la nouvelle architecture classique Brunelleschi, Michelozzo, Alberti. M. Bertaux a donné un chapitre fort intéressant, tout à fait neuf et original, sur la peinture et la sculpture en Espagne au xiv^e et au xv^e siècles jusqu'au temps des rois Catholiques, et M. Millet a achevé son aperçu de l'art byzantin par un tableau de l'art chrétien d'Orient, du milieu du xi^e au milieu du xv^e siècle.

Des chapitres spéciaux, enfin, ont été réservés aux arts mineurs pendant le xv^e siècle. M. Ernest Babelon

a traité des origines de l'art du médailleur en France et en Italie. M. Oko Von Falke a résumé l'histoire de l'orfèvrerie et de l'émaillerie, si richement développées, pendant cette période, dans toute l'Europe occidentale, et l'on doit à M. Migeon un excellent précis sur la céramique italienne, sur ses origines et ses différents ateliers de fabrication.

Comme dans les volumes déjà parus, une illustration très précieuse par son choix documentaire, extrêmement riche (557 figures) et en grande partie inédite, éclaire le texte.



Peter Vischer et la Sculpture franconienne du XIV^e au XVI^e Siècle. — Par Louis Réau, maître de Conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy.

Un volume in-8° avec 24 gravures hors-texte. Prix : broché, 3 fr. 50; cartonné, 4 fr. 50.

Librairie Plon-Nourrit et C^e, 8, rue Garancière, Paris-6^e.

Un bon précis sur le développement de l'ancienne sculpture allemande manquait à l'histoire de l'art : nous ne possédions notamment aucun ouvrage en langue française sur un des moments les plus intéressants de cette évolution, la transition de l'art du Moyen Age à celui de la Renaissance : c'est l'objet du livre de M. Réau.

Parmi les nombreuses écoles provinciales du quinzième siècle, M. Louis Réau a fait choix de l'École franconienne qu'il a étudiée dans ses deux centres principaux : Nuremberg, la Florence allemande, et Würzburg-sur-le-Mein qui hérite, à la fin du Moyen âge, de la suprématie artistique de Bamberg. C'est de beaucoup la plus importante et par le nombre de ses chefs-d'œuvre et par la continuité de son évolution et par l'étendue de son rayonnement. L'influence de l'École de Nuremberg s'est exercée en effet non seulement en Saxe et en Thuringe, mais jusqu'en pays ma-

gyar et slave, surtout en Pologne, dont la capitale Cracovie devient sa principale colonie artistique.

M. Louis Réau s'est attaché à définir les caractères généraux de la sculpture franconienne du quinzième siècle, à débrouiller les origines de l'Ecole de Nuremberg et à mettre en lumière l'originalité propre de chacun des grands artistes de cette Ecole : Veit Stoss, Adam Krafft, Tilmann Riemenschneider, Peter Vischer. Le conflit entre l'art gothique traditionnel et la Renaissance italienne présente un intérêt aussi dramatique à Nuremberg que dans l'art français du seizième siècle et le livre de M. Réau montre enfin comment, à partir de la célèbre chasse de Saint-Sebalde qui marque la transition de l'art du Moyen Age à la Renaissance, les progrès de l'italianisme, favorisés par les « petits maîtres », compromettent l'originalité de l'Ecole franconienne qui achève de disparaître au milieu du seizième siècle.

M. Réau a les dons, si rarement réunis, de l'historien complet : son livre se recommande comme les précédents travaux du même auteur, par une érudition irréprochable, une critique judicieuse et mesurée, une exposition toujours claire et attachante, une étendue de connaissances qui permet à son auteur d'éclairer son sujet en le situant toujours dans l'histoire générale, politique, économique, morale de l'Allemagne de ce temps. C'est ce qui fait du *Peter Vischer* un des volumes remarquables et excellents qui aient paru dans la collection des *Maîtres de l'Art*.



Les Richesses d'Art de la Ville de Paris; La Voie publique et son décor, par M. Fernand



CONCOURS



CONCOURS DE DESSINATEURS DE LA CHAMBRE SYNDICALE DE BIJOUTERIE, JOAILLERIE, ORFÈVRE.

Ce concours admet toute personne de nationalité française. Il comporte :

Un collier avec pendentif.

Une ceinture.

Une agrafe de manteau.

La grandeur d'exécution sur format de papier 0,50 x 0,65.

L'emploi de l'émail et des pierres est facultatif, et ne sera en tout cas qu'accessoire. Les pièces ne formeront pas parure.

Prix : premier, 500 fr.; 2^e 100 fr.; 3^e 50 fr.

Bournon. — Les Edifices religieux, Moyen-Age et Renaissance, par M. Amédée Boinet.

Chaque vol., in-8, illustré de 64 planches hors-texte, avec un appendice chronologique, une bibliographie, et des index. — Prix : br., 8 fr., rel., 10 fr.

H. Laurens, éditeur, 6, rue de Tournon, à Paris.

La collection des *Richesses d'Art de la Ville de Paris* est destinée à mettre à la portée du public un véritable inventaire historique et artistique de la Ville de Paris; elle offre sous une forme commode, une sûreté et une richesse d'information qu'on ne trouverait dans aucun guide. Le regretté Fernand Bournon, qui dirigeait cette excellente publication, et qui avait consacré à Paris la plus grande partie de ses nombreux travaux historiques et archéologiques, est mort avant d'avoir vu paraître le livre qu'il avait écrit sur *La Voie publique et son décor*. La première partie du volume de M. Bournon est un tableau du développement topographique et monumental de Paris, depuis les origines jusqu'à nos jours. La seconde une revue historique, artistique et anecdotique des principales places, portes, tours, fontaines, etc., et des plantations d'arbres des voies parisiennes. M. Bournon a su, dans un si vaste sujet, rester toujours simple, clair, attachant, facile, sans un moment d'ennui.

M. Boinet, dans son ouvrage sur *Les Edifices religieux du Moyen-Age et de la Renaissance* a choisi vingt églises ou chapelles principales, depuis Saint-Germain-des-Près jusqu'à Saint-Eustache, et les décrit, l'une après l'autre, dans une suite de chapitres fort intéressants, qui serviront de guide au voyageur et au curieux dans son exploration des églises de l'ancien Paris.

Choisie avec un soin documentaire, l'illustration de ces volumes formerait à elle seule un précieux recueil.



CONCOURS POUR LE MONUMENT GUITON A LA ROCHELLE

La ville de La Rochelle a ouvert un concours pour la composition et l'exécution d'un monument à Jean Guiton, le défenseur de la ville pendant le siège de 1628.

— On trouvera le programme de ce concours au secrétariat de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts.

EXPOSITIONS

26^e SALON DES INDÉPENDANTS

La 26^e Exposition de la Société des Artistes Indépendants aura lieu au Cours-la-Reine (Pont-des-Invalides), du 19 mars au 1^{er} mai inclus.

EXPOSITION DE L'ŒUVRE DÉCORATIVE
D'ALBERT BESNARD

Une exposition des œuvres décoratives de M. Besnard aura lieu au Pavillon de Marsan, au mois d'avril.

EXPOSITION DE DESSINS ET DE SCULPTURES DU
XVIII^e SIÈCLE

On annonce comme devant avoir lieu prochainement à la Galerie G. Petit, une exposition de dessins et de petite sculpture du XVIII^e siècle, qui serait organisée au bénéfice de la Société de la Croix-Rouge.

CONGRÈS INTERNATIONAL ET EXPOSITION
D'HYGIÈNE SCOLAIRE

Le 3^e Congrès International d'hygiène scolaire qui se tiendra à Paris, en août, comportera une exposition intéressant l'hygiène et l'art à l'école. Cette exposition aura lieu au Grand-Palais. Envois, avant le 1^{er} mai, à M. le D^r Galtier-Boissière, 41, rue Gay-Lussac, à Paris.



EXPOSITIONS OUVERTES



PARIS

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS : Pavillon de Marsan : 5^e Salon de la Société des Artistes Décorateurs, jusqu'au 25 mars.

GALERIE DURAND-RUEL, rue Lepeletier : 2^e Exposition de la Société Moderne, jusqu'au 5 mars.

GALERIES G. PETIT, 8, rue de Sèze : 32^e Exposition de la Société des Aquarellistes français, jusqu'au 8 mars. — 7^e Exposition de la Société des Peintres du "Paris-Moderne", jusqu'au 8 mars.

GALERIE DES ARTISTES MODERNES, 19, rue Caumartin : 5^e Exposition de la Société Internationale de la Peinture à l'eau, jusqu'au 6 mars.

GALERIE BOUSSOD, VALADON ET C^{ie}, 24, boulevard des Capucines : Exposition d'Aquarelles, de M. Jeannot, jusqu'au 5 mars.

GALERIE GRAVES, rue Caumartin : Exposition de M. Cabié, jusqu'au 10 mars.

GALERIES DURAND-RUEL, 16, rue Laffitte : Exposition de la Société Moderne, jusqu'au 12 mars. — M^{lle} Louise-Catherine Breslau, du 1^{er} au 15 mars.

CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, rue Volney : Aquarelles, dessins et gravures, jusqu'au 11 mars.

GALERIE TOOTH, 41, boulevard des Capucines : Exposition de Madame Madeleine Lemaire, jusqu'au 26 mars.

BERNHEIM JEUNE, 15, rue Richepanse : Ziem, du 28 février au 5 mars. — M. Bonnard, du 7 au 26 mars.

GALERIE E. DRUET, 20, rue Royale : M. Charles Guérin, du 7 au 19 mars.



DÉPARTEMENTS

CANNES. — 8^e Exposition Internationale des Beaux-Arts, à l'Hôtel de Ville, jusqu'au 10 mars.

LYON. — 23^e Exposition de la Société Lyonnaise des Beaux-Arts, au Palais Municipal.

NANTES. — 19^e Exposition de la Société des Amis des Arts, jusqu'au 26 mars.

PAU. — 46^e Exposition de la Société des Amis des Arts, jusqu'au 15 mars.



ÉTRANGER

BERLIN. — Exposition de Peintures et de Sculptures françaises du XVIII^e siècle, à l'Académie des Beaux-Arts, jusqu'au 6 mars.

FLORENCE. — 5^e Exposition de l'Association des Artistes Italiens, jusqu'à juin.

MONTE-CARLO. — 18^e Exposition Internationale des Beaux-Arts, jusqu'à avril.

ROME. — Exposition Internationale des Beaux-Arts, jusqu'au 31 octobre.



EXPOSITIONS ANNONCÉES



PARIS

26^e SALON LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES INDÉPENDANTS, au Cours-la-Reine : du 19 mars au 1^{er} mai.

SALON DE L'AUTOMOBILE-CLUB, ouvrant le 9 mars.

GRAND PALAIS : Salon de la Société des Artistes français, du 1^{er} mai au 30 juin. — Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, du 15 avril au 30 juin.

GALERIES GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze : Expositions de M. Marcette, M. Pierre Prins, M^{me} de Glory, du 1^{er} au 15 mars. — M. Le Gout-Gerard, M. Southall, M. Degallaix, du 16 au 31 mars. — Exposition de la Société de peintres et de sculpteurs, Président A. Rodin, du 9 mars au 3 avril. — M. Cassiers, M. de Broca, M. Le Riche, du 1^{er} au 15 avril. — Exposition de la Société des pastellistes français, Président Albert Besnard, du 4 au 14 avril.

GALERIE ALLARD, 20 rue des Capucines : Exposition de la Société "La Parisienne", du 8 avril au 14 mai.

GALERIE HESSÈLE, 54, rue Laffitte : Exposition de M. Simon Bussy ; Exposition d'eaux-fortes de M. Ch. Heymann ; Exposition de vernis mous de M. Manzana-Pissarro, du 1^{er} au 15 avril. — Exposition de M^{me} Troncy ; Exposition de M. A.-W. Davidson, du 16 au 30 avril.

GALERIE DES ARTISTES MODERNES, J. Chaîne & Simonson, 19, rue Caumartin : Atelier Ten Cate (grande galerie), du 14 au 26 mars ; J.-J. Gabriel (petite galerie), du 4 au 16 avril. — M. Louis Jinsenez (grande galerie) ; M. Léonard (petite galerie), du 18 au 30 avril.

BERNHEIM JEUNE, 15 rue Richepanse : M. Radimsky, du 29 mars au 16 avril.

GALERIES DURAND-RUEL, 16, rue Laffitte : M^{me} Boberg (Les îles Lofoten), du 19 mars au 4 avril.

GALERIE E. DRUET, 20, rue Royale : M. Otto Friesz, du 4 au 16 avril. — Exposition d'œuvres d'artistes des Indépendants et du Salon d'Automne, les 21, 22 et 23 mars, pour une tombola pour les inondés dont le tirage aura lieu le mercredi 23, à 3 heures.



DÉPARTEMENTS

NEVERS. — 8^e Exposition Artistique du Centre, du 6 mars au 6 avril.



ÉTRANGER

ANVERS. — Salon annuel de « L'Art Contemporain », du 12 mars au 18 avril, comprenant une exposition rétrospective de portraits belges du XIX^e siècle, et des expositions spéciales de feu sculpteur de Vigne, et des peintres Bartsœn et Delaunois.

BRUXELLES. — Exposition Universelle Internationale, section des Beaux-Arts, de mai à novembre.

BUENOS-AYRES. — Exposition Internationale des Beaux-Arts, en commémoration du Centenaire de l'Indépendance de la République Argentine, été de 1910.

CHICAGO. — Exposition de portraits à l'Art Institute, du 8 au 27 mars.

MUNICH. — Exposition de la Société des Artistes Indépendants, du 25 mars au 7 avril.

PITTSBURG. — 4^e Exposition Internationale des Beaux-Arts, à l'Institut Carnégie, du 28 avril au 30 juin.

VENISE. — 9^e Exposition Internationale des Beaux-Arts, du 22 avril au 31 octobre.

Prière de vouloir bien adresser les communications de nature à intéresser le *Supplément de Art et Décoration* : NOUVELLES, EXPOSITIONS, CONCOURS, BIBLIOGRAPHIE, etc., à M. François MONOD, 126, rue d'Assas, Paris (6^e).

Pour les OFFRES OU DEMANDES D'EMPLOIS et pour la PUBLICITÉ, s'adresser à la *Librairie Centrale des Beaux-Arts*, 13, rue Lafayette.

Dessinateur artistique connaissant l'huile, la gouache, l'aquarelle, le fusain, cherche à occuper ses heures de loisir par petits travaux tels que : peinture sur soie ou satin, décoration velours, panneaux décoratifs, projets de décoration. Écrire M. A. au journal.

RELIURE D'ART

J. BRETAULT

H. BLANCHETIÈRE

GENDRE ET SUCCESSEUR

PARIS 8, Rue Bonaparte, 8 PARIS

MERCIER Frères TAPISSIERS
DÉCORATEURS
100, Faubourg Saint-Antoine, PARIS

MEUBLES — SIÈGES — TENTURES

MM. MERCIER échangent volontiers leurs marchandises contre des œuvres d'artistes peintres, sculpteurs, etc.

P. CONTET Ancienne Maison L. LATOUCHE
34, Rue Lafayette, Paris

Fabrique de Couleurs extra-fines pour les Arts

Toiles à peindre et Panneaux

SPÉCIALITÉ D'OUTILS pour le CUIR, la CORNE, la PYROGRAVURE

MAGNIER FRÈRES

Reliures de Luxe et de Bibliothèques

7, Rue de l'Estrapade. 7 — PARIS

J. MEYNIAL, Successeur de JEAN FONTAINE
Libraire, 30, Boulev. Haussmann

ACHAT ET VENTE DE LIVRES RARES ET PRÉCIEUX

DU XV^e AU XIX^e SIÈCLE

Manuscrits, Reliures anciennes avec et sans Armoiries, Gravures, Direction de Ventes publiques, Expertises. — Catalogue franco sur demande.

TABLEAUX ANCIENS

F. KLEINBERGER

9, Rue de l'Échelle, 9 PARIS

Dorure AU CADRE LOUIS XV Miroiterie

ROZARD, 54, Rue de Clichy

Encadrements de Peintures, Estampes, etc., etc.

Passe-Partout pour Dessins, Gravures et Plans

Spécialité d'Aggrandissements Artistiques et Photographiques

Occasions; Vieux Cadres de Style

RIEUL Frères

50, Rue des Écoles, 50 PARIS

Mordants, Couleurs, Produits Chimiques, Scalpels

Spécialités pour Cuirs d'Art

DOCUMENTS ARTISTIQUES

F. BELLEMÈRE

OUVRAGES D'ART BELLES OCCASIONS

106, Boulevard Raspail, 106, PARIS (6^e)

FABRIQUE DE MEUBLES

DEVIS — TRAVAUX SUR DESSINS

LOUIS SCHMITT

SCULPTEUR-ÉBÉNISTE

ATELIERS & MAGASINS

43, Rue des Boulets, 43 PARIS

TÉLÉPHONE: 924-05

CHOIX CONSIDÉRABLES

BEAU — BIEN — PAS CHER

CH. BOUTET DE MONVEL Rue Tronchet, 18
PARIS

SES BIJOUX ARTISTIQUES

Éditions de Bronzes à cire perdue de Steinlen et des meilleurs Sculpteurs.

Galerie de Tableaux des Maîtres Modernes:

LUCIEN SIMON, R. MÉNARD, CH. COTTET, AMAN-JEAN, CARRIÈRE, PRINET

BIJOUX D'ART

Cuivre ◦ Bronze ◦ Argent ◦ Or ◦ Corne ◦ Ivoire

P. AROUY

78, Rue du Bac, 78 PARIS

Charles FOULARD

Librairie d'Art

7, quai Malaquais, 7 T. 828-04

Ecole des Arts du Dessin

23, Rue de Seine

Lire avec attention le n° de février de cette Revue

4 GRANDS PRIX ◊ 2 MÉDAILLES D'OR

Hors Concours, Membre du Jury, Marseille 1906

MELVILLE & ZIFFER

DENTELLES VÉRITABLES, BRODERIES

A. TENENTI, DIRECTEUR

54 et 52, Faubourg Saint-Honoré, PARIS

TAPISSERIE AU POINT - REPRODUCTIONS D'ANCIEN

BRODERIE ◦ OUVRAGES ◦ ALBUMS ◦ DESSINS

SAJOU

74, Boulevard Sébastopol, 74 T. 290-54

BOURGEOIS Aîné

18, Rue Croix-des-Petits-Champs, 18 PARIS

TEINTURES & PATINES TOUTES PRÉPARÉES

pour la décoration du cuir, de l'étain et du cuivre

Outils, Cuirs, Métaux à repousser, etc., etc.

Couleurs et Matériel pour tous les genres de Peinture



Martin Low & Taussig

197, Rue du Temple, PARIS

HAUTES NOUVEAUTÉS EN PIERRES ARTISTIQUES

unies et à facettes

TEINTES ET ÉMAUX SPÉCIAUX

pour l'étain, cuivre, étoffe, cuir, papier

Assortiment Complet de toutes les Imitations de

Diamant et de Pierres précieuses de couleur